

L'ÎLE aux CYGNES

Clémence était ma sœur jumelle, elle me manque. D'une malle-cabine dont j'ai hérité, j'en extrais ses carnets de croquis. Page après page je voyage à travers ses figures esquissées au fusain et ses paysages au crayon rehaussés d'aquarelle ; me souvenant alors de nos anciennes promenades, je revis notre fratrie.

La passerelle métallique enjambe la voie ferrée. En empruntant la sente qui la longe nous cheminons vers les étangs de Ville-d'Avray. A gauche les taillis épais nous isolent du roulement cadencé des trains de la ligne Paris-Versailles. A droite les murs de vieilles pierres se succèdent, ils clôturent des jardins dont les arbres centenaires pleurent leurs feuilles automnales. Notre marche dérange leur linceul doré et le ciel ne sourit pas. Plus que quelques mètres pour retrouver la route conduisant aux étangs. Les eaux calmes de l'étang reflètent des langues argentées ; parfois dans la pénombre un rond discret ride sa surface, est-ce une carpe paresseuse un brochet furtif ou une grenouille espiègle ? Clémence se recueille devant la stèle de Corot sur laquelle veille la façade voisine de l'auberge Cabassud ; on dit que ce maître du passé y prenait ses repas. Clémence s'assoit sur son pliant de toile, je la regarde dessiner.

Au musée du Louvre Clémence m'avait entraîné dans les salles consacrées à Corot. Vois-tu, m'avait-elle dit, il y a dans le tableau « souvenir de Mortefontaine » la nostalgie de Corot vieillissant. J'ai pensé tristement à ma sœur aujourd'hui disparue ; pour éviter de mouiller le papier de cette larme que je ne pouvais retenir, j'ai écarté le dessin que je tenais dans ma main. Sous cette étude de branches charpentières d'arbres tordus se reflétant dans l'eau, Clémence avait écrit en minuscules lettres cursives « Ville d'Avray avec mon frère »

Puis Clémence m'avait souri, me prenant par le bras pour m'inviter à traverser la salle. « Regarde maintenant les tableaux italiens de Corot », m'avait-elle dit. J'ai voyagé dans les yeux de ma sœur jumelle, point n'était besoin de rajouter un mot, nous nous sommes compris d'un regard. En Italie Corot était jeune et nous l'étions aussi, heureux d'être ensemble, communiant comme nous l'avions toujours fait, à l'unisson de nos pensées fraternelles, de notre gémellité. Clémence aurait voulu que je dessine avec elle m'encourageant sans cesse à mener sa vie de bohème, elle répétait à l'envi « Tu ne t'ennuies donc pas dans ton travail ? » Ce jour-là, depuis la grande galerie du Louvre, nous avions emprunté le passage conduisant aux peintures d'Ingres et de Delacroix. Dans cet étroit couloir traversé rapidement par des files indiennes de visiteurs indifférents, elle m'avait fait remarqué l'alignement des portraits sculptés. S'arrêtant devant le buste de « Zampieri » par Julie Charpentier elle avait lancé « si tu ne veux pas dessiner, pourquoi ne sculpterais-tu pas ? » Je l'avais regardée à demi surpris, je devinais ses voyages intérieurs et temporels, ses émotions, ses désirs, ses regrets, ses combats et son regard critique sur l'histoire de l'art, une histoire de l'art qu'elle s'était appropriée pour la compléter et me la raconter à sa façon ? Complice je l'avais invitée à dévoiler le fond de sa pensée : « Julie Charpentier est sans doute la première sculptrice française » avait-elle ajouté d'un air grave. Reconnue à ses débuts, la révolution la priva de commandes publiques régulières, Julie devint taxidermiste au Museum d'Histoire naturelle. Puis réfléchissant elle avait conclu laconiquement « tu sais, à cette époque les femmes... »

Pendant quelques années, Clémence a beaucoup dessiné au jardin des plantes, j'en ai retrouvé le témoignage dans ses carnets. Tout était là : les croquis d'animaux de la ménagerie pris sur le vif, les planches d'essences du jardin des simples, celles aussi des grandes serres tropicales, enfin les études d'animaux empaillés et des squelettes fossilisés. Page après page, je l'ai suivi.

Le portail de la galerie de Paléontologie franchi, dans le vestibule du musée un haut-relief d'orang-outang nous accueille, Clémence l'apprécie, j'en suis heureux, son bonheur envahit mon cœur « Ah ce Frémiet quel bel artiste ! » glisse-t-elle à mon oreille, ses yeux s'illuminent, je l'entends murmurer, des mots magiques « archange Saint-Michel, Jeanne d'Arc » et quelques autres dont je ne saisis pas le sens. Nous pénétrons dans la salle d'exposition, grimpons un escalier aux grilles ciselées, Clémence est maintenant ailleurs, dans son nuage, j'y plonge la rejoignant pour un voyage universel. Nous voilà ensemble, comme dans les nuits de notre enfance, lorsque nous regardions émerveillés les étoiles. Depuis la naissance de notre galaxie jusqu'au quaternaire terrestre nous respirons l'infiniment petit, l'infiniment grand, le souffle de monstres tranquilles vêtus de leur squelette de pierre. Un gardien en casquette nous regarde : « ne touchez pas » semble-t-il nous dire « ne dérangez pas ces animaux figés pour l'éternité. Nous étions revenus plusieurs fois, nous avons tout visité victimes de la boulimie de Clémence. Combien de croquis avait-elle fait pendant nos visites ? Je ne saurais le dire exactement mais dans les pages de ses carnets que je tourne en rêvant je revois son crayon graphite grisant rapidement la feuille, Clémence se recule pour juger son dessin, elle semble soudain se dédoubler et de cette altérité qu'elle vient de créer j'en ressens comme de la jalousie.

Il est très tard, mes yeux sont fatigués, je range à contre-cœur les carnets de ma sœur dans la malle-cabine. Je reprendrai mes voyages demain. Avant de m'endormir d'un sommeil lourd, je ne sais pas si je l'ai prononcé à haute-voix, murmuré ou pensé mais je suis sûr de lui avoir souhaité bonne nuit ... Le lendemain je me suis noyé dans le quotidien, je n'ai pas pu me concentrer. Au fond de moi quelque chose se consumait, une douleur lancinante me gênait, ma sœur appelait en vain. Je souffrais de l'abandonner prisonnière de sa solitude éternelle. Aurais-je le temps demain d'ouvrir la malle-cabine ?

J'ai tout laissé tomber, les courses, l'entretien de la maison, les visites, les amis et le téléphone. Je suis reparti de plus belle en voyage avec Clémence, sa vie, notre vie, la mienne. J'ai ouvert religieusement la malle-cabine, étalé ses carnets sur le sol de mon bureau et j'ai plongé dans les profondeurs de notre mémoire jumelle me saoulant de nos retrouvailles.

Le château de Champs-sur-Marne occupe la page entière, rien ne manque à ce dessin, la géométrie rigoureuse des pierres de taille claires, les reflets bleus du ciel dans les fenêtres, la découpe des ombres portées. Cette étude servile ne lui ressemble pas. J'ai tourné rapidement la page, j'avais envie de retrouver ma Clémence.

Dans les surfaces d'herbes sauvages se noyant dans la brume en degrés successifs, j'ai souri à ces paires d'oreilles de lapin qui ponctuaient ce dessin en camaïeu. Dans la marge Clémence avait écrit « parc du château de Champs, un matin d'hiver brumeux, les lapins de garenne ». J'ai ouvert un autre carnet. Sous une aquarelle de paysage rythmé par de grandes cheminées des bâtisses sans caractère et des pylônes électriques, j'ai lu « entre Chelles et Vaires, sur cette plaine Jeanne d'Arc s'est battue contre des cavaliers anglais ». J'ignore où Clémence a trouvé cela mais je me suis engouffré dans cet espace guerrier. Le sol tremble sous les sabots des chevaux, un épais nuage de poussière

avance et soudain retentissent de grands cris, des hurlements, des hennissements et des bruits métalliques. Je reste pétrifié. Dans le silence mortel qui suit un goût de sang envahit le fond de ma gorge nouée. J'ai lutté pour m'échapper de cet enfer et j'ai vite tourné la page.

La couverture du carnet est noire, il est de grand format, je l'ouvre, à la première page Clémence y a écrit de sa belle écriture « Souvenir de Meaux avec mon frère ». Oui, je me rappelle nos amusements de circonstance, ce matin-là nous avons déclamé dans la cathédrale des phrases grandiloquentes. Parcourant la nef faiblement éclairée, elles résonnaient dispersant leur écho qui s'effaçait dans l'obscurité de la voûte. T'en souviens-tu Clémence, m'entends-tu de ton étoile lointaine ? Nous imitions puérilement Bossuet sermonnant ses fidèles par des oraisons funèbres. J'ai cessé de sourire, non je n'avais plus envie de plaisanter.

J'ai laissé de côté quelques carnets recherchant dans les autres des instants de vie partagée. Te voilà maintenant au bord de la Marne dépliant ton chevalet, je t'avais laissé peindre lisant à tes côtés je ne sais quel ouvrage que tu m'avais prêté. J'avais finalement préféré te regarder surveillant le tracé de ta brosse sur la toile. Pas à pas tu avais étalé tes couleurs en points, en glacis, en fondus et miracle l'île était apparue sauvagement verte mais apaisante, au premier plan des bernaches montraient leur dessin noir et blanc. J'ai retrouvé tes esquisses préparatoires et bien d'autres exécutées près de chez moi quand tu y séjournais. Oui, j'ai revu tes études du château de Fontainebleau, ces corps allongés maniéristes que tu souhaitais comprendre en les copiant, les fortifications de Provins et ce croquis du modeste et triste cimetière voisin balayé par le vent, il nous avait ému, des soldats avaient péri pour que nous puissions vivre en paix. Et ma chère Clémence, puisque nous parlons de cimetière, j'ose espérer que tout là-haut, de ton poste d'observation, tu vois Théo et Vincent reposant côte à côte sous un linceul d'herbes folles. Souviens-toi avant d'atteindre le cimetière d'Auvers-sur-Oise, dans le champ de blé moissonné, un lièvre avait détalé à notre passage, tu m'avais dit en riant qu'il était l'âme de Van Gogh mais que depuis tout ce temps son oreille coupée avait repoussé.

Au milieu de ses carnets renversés sur le sol, je me suis assis rêveur la tête pleine de mes voyages, je pensais mosquée bleue, murailles de Chine, Giralda, Alhambra de Grenade, tu y ajoutais nos trésors d'Ile-de-France.

J'ai voulu tout connaître de tes pensées secrètes, je me suis penché sur un carnet gondolé, il m'intriguait, avait-il pris l'eau ? Je ne le sais pas. tu l'avais annoté « l'île aux cygnes ». J'ai cherché cette île mystérieuse que je ne connaissais pas et je l'ai découverte.

Je suis souvent retourné à Paris pour marcher sur l'île aux cygnes dessinée par ma sœur. Nostalgie de mon passé gémellaire, nécessaire bain de jouvence, curiosité, je ne savais pas exactement pourquoi j'y revenais ; peut-être dans un rêve fou, espérais-je y ressentir un signe de ma sœur jumelle. Je parcourais l'île dans sa totalité. Je croisais des familles s'y promenant et des couples s'enlaçant. Le long de ses berges quelques cygnes glissaient s'en approchant parfois quand des enfants curieux émettaient du pain. Jaillissant de l'arrondi des cimes d'arbres, apparaissait d'abord la verticale d'un bras prolongé d'un flambeau. Puis les arbres s'écartant enfin, une sculpture se dévoilait après le pont de Grenelle. Lieu de serments amoureux, havre de paix dans l'agitation de la capitale ou refuge hédoniste, cette langue de terre se terminait par un espace où des bancs invitaient les promeneurs à la contemplation. La lumière zénithale magnifiait une représentation symbolique de la liberté, l'or rehaussait son flambeau. Récemment restaurée, l'immense statue métallique paraissait plus

expressive que jamais. Je regardais cette réplique de la liberté éclairant le monde, offrande du sculpteur Bartholdi au nouveau monde porteur d'espérance, insigne supplique au ciel pour un monde à jamais inachevé. J'ai feuilleté le carnet d'esquisses de Clémence jusqu'aux pages d'études de la statue ; Clémence y suggérait son socle de pierre, elle en soulignait le drapé intemporel, colorait les années inscrites en lettre d'or et accentuait l'élan de ses lignes verticales. Mon esprit s'est envolé, Clémence était maintenant à mes côtés, je respirais son parfum, elle m'embrassait tendrement sur la joue et de sa voix si douce me glissait au creux de l'oreille « tu comprends maintenant, était-il nécessaire que tu voyages jusqu'à New-York ? » Je rêvais sans doute mais ces mots que j'avais crû entendre m'avait troublé, je découvrais mes lacunes prenant conscience de mon aveuglement. Pourquoi se priver de richesses si proches, pourquoi les négliger ? Je saisisais soudain la magie des choses qui m'entouraient.

Rebroussant chemin, mécaniquement j'empruntais l'escalier vers le pont de Grenelle. Le tumulte parisien s'imposait à nouveau, sur la rive sud de la Seine, on apercevait le sommet de la tour Eiffel. Les gratte-ciel du quartier Beau Grenelle dominaient un monde lilliputien, de là-haut l'île aux cygnes et la statue de Bartholdi devaient paraître bien dérisoires.

Il était temps que je rentre. Accoudé au garde-fou, je me penchais vers la Seine ; pour retrouver un semblant de silence je laissais s'écouler le flot de voitures. Je retrouvais un monde perdu, un monde apaisé, était-ce celui que ma sœur recherchait ? L'air était doux, le moteur d'une péniche ronronnait, j'observais le marinier dans sa cabine, humble silhouette humaine s'éloignant lentement vers sa destinée. Ce fut mon dernier regard sur notre île aux cygnes, sa liberté éclairant le monde, ses promeneurs anonymes, ses enfants rieurs et ses grands oiseaux blancs.

De retour à la maison, je n'ai eu de cesse que d'entretenir la mémoire de Clémence. Ma famille m'a accompagné dans la transformation de notre intérieur. A présent la malle-cabine de Clémence trône dans le salon. Nous y avons posé un portrait d'elle. Nous avons fait encadrer quelques unes de ses aquarelles, elles ornent les murs du salon face aux fenêtres ; du canapé, nous les regardons avec nostalgie. Leurs sous-verres reflètent le ciel de notre jardin, leurs couleurs s'y meurent en s'y diluant. Est-ce un appel ?

C'est notre dernière petite fille qui en a eu l'idée. Un matin sur mon portable, j'ai reçu par sms un message sibyllin : « Papi Clémence a besoin de voyager ». Sur le moment je me suis demandé quelle mouche avait piqué ma petite fille, était-ce une de ses dernières facéties ? Puis absorbé par la vie quotidienne, distrait par les incessantes sonneries démoniaques de mon téléphone je n'y ai plus pensé.

Le soleil resplendissait, en ce printemps précoce, notre jardin offrait ses piailllements et ses nouvelles couleurs. Une table de fête nous attendait sous le parasol ivoire.

Quand le gâteau d'anniversaire est apparue tout le monde a chanté en chœur. Solennellement mes petits enfants émus se sont approchés, déposant un imposant carton devant moi, j'ai entendu « Bon anniversaire Papi et Clémence » On m'a aidé à l'ouvrir, il était rempli d'enveloppes multicolores et d'un paquet oblongue.

Aujourd'hui n'est pas un jour comme les autres. Nous avons traversé le parc du souvenir de Chelles puis nous avons rejoint la Marne en empruntant le pont étroit du canal. Nous voilà réunis sur le bord de la rivière, près de quelques arches d'un vieux pont démoli. On entend les cancons des

canards et le sifflement des cygnes qui s'écartent à notre approche. Tout le monde a sorti son portable prêt à photographier l'instant solennel.

Je m'approche de l'eau serrant la main de ma petite fille qui de l'autre maintient une bouteille serrée contre sa cœur.

Elle est soigneusement cachetée, à l'intérieur apparaît une photo : au recto le visage de Clémence sourit, au verso quelques mots soulignent un rectangle tricolore.

Un observateur attentif aurait pu y remarquer un étroit cylindre de papier soigneusement enroulé. Les enfants affirment qu'il représente le rouleau de papyrus de notre déesse. Chacun notre tour y avons résumé la vie de Clémence à notre façon, avec notre cœur. Un dépôt de minuscules graviers, feuilles, brindilles recouvre le fond de la bouteille ; ils ont été ramassés par toute la famille sur les lieux même où Clémence a peint. Voilà un bien étrange cabinet de curiosités à l'image de son insatiable désir de communier en s'appropriant le monde sensible qui l'entourait. Nous y avons ajouté un tube d'aquarelle vert, oui vert comme ses yeux, comme l'espérance.

Je dépose lentement la bouteille à la surface de l'eau, elle reste au bord, immobile un long moment, interloqués, nous nous regardons tous en pensant « Et si là était son vrai message, et si Clémence refusait de voyager ! »

Enfin le miracle s'accomplit, une vaguelette caresse la bouteille qui s'éloigne en dansant dans le courant. Nous la suivons attentivement des yeux jusqu'à son effacement. Le sort en est jeté !

Clémence, que le ciel te protège ! Si la providence t'accepte, nous espérons que tu verras du pays, des océans, des voiliers voguant aux caprices des vents, des paquebots gigantesques minuscules dans l'immensité des mers ! Peut-être entendras-tu très haut dans le ciel le murmure des long-courriers volant vers des îles lointaines paradisiaques ?

Bon voyage Clémence !

Toute la famille a longé la Marne. Chacun à son rythme, mon épouse et moi fermions la marche. Silencieux, main dans la main nous avançons précédés de nos enfants et nos petits enfants. Les plus jeunes couraient espérant apercevoir une dernière fois la bouteille dérivante. Avant le pont de Gournay, nous nous sommes rejoints. Notre fils à genoux a déballé son sac à dos, déplié une nappe à carreaux ; il y a déposé avec application les sandwiches et les boissons, compté et recompté du doigt leur nombre. L'air satisfait il s'est assis en tailleur dans l'herbe et nous l'avons imité. Chacun a partagé son reportage photo du voyage de Clémence. A la fin du repas, les langues se sont déliées pour débattre du périple de la bouteille ; jusqu'où allait-elle dériver, où allait arriver Clémence ?

Nous avons tous écouté avec curiosité chaque proposition, de la plus pessimiste à la plus optimiste en passant par la plus raisonnable. Je n'en ai oublié aucune, y retrouvant là nos caractères respectifs. Celles raisonnables des adultes et celles pittoresques des plus jeunes les inventant à qui mieux mieux. L'un imaginait que la bouteille ne franchirait pas l'estuaire de la Seine, se déposant sur une de ses berges, elle serait découverte dans plus d'un siècle près d'une chapelle médiévale décorée de fresques murales ; l'autre voyait la bouteille accompagner El Niño. Un tsunami la déposerait loin à l'intérieur de terres asiatiques ocre rouge à la végétation vert émeraude. Un troisième pariait sur un plongeur sous-marin au point Nemo dans la paix et le silence des profondeurs du Pacifique animées de fantasmagoriques créatures lumineuses.

Selon notre dernière petite fille qui l'affirmait haut et fort, la bouteille serait ramassée par des indiens d'Amazonie. De la bouteille sortirait miraculeusement Clémence ; elle apparaîtrait nue parée de plumes jaunes et rouges de perroquets dans les cheveux et de gros colliers blancs en dents de crocodile autour du cou. Elle serait recueillie par ces indiens primitifs. Oui, elle serait nue comme un ver à l'image des dessins de modèles vivants qu'elle avait vus dans la malle-cabine. Des tatouages arc-en-ciel orneraient son corps, et « même » avait-elle ajouté en minaudant « qu'elle serait très heureuse parce qu'autour d'elles tous les gens seraient nus et qu'elle pourrait les dessiner toute la journée ! ».

Nul doute, Clémence aurait apprécié ces voyages colorés. Quant à nous, comment ne pas s'en imprégner, comment ne pas en profiter tant leurs histoires appartiennent aux rêves émotionnels de l'enfance vierge des parenthèses scientifiques ou prudentes de l'âge adulte et de l'arrogance ou la pudeur de l'adolescence. Immobiles, nous avons voyagé dans l'imaginaire destin de cette bouteille à la mer.

Au delà de ces enfantillages primesautiers, je me demandais si, dans cet étrange délire, nous n'avions pas franchi le Rubicon. N'avions-nous pas outrepassé les volontés de Clémence, son art de vivre et sa philosophie ? Clémence ne voyageait jamais loin, elle n'en avait pas besoin, près de chez elle tout était découverte et dépaysement, les changements de formes et de couleurs de la nature au gré des saisons, ses visites de musées et ses échanges avec d'autres artistes. Quand elle ne dessinait pas, Clémence se réfugiait avec bonheur dans son atelier pour peindre lire et méditer. Avait-elle besoin d'autre chose pour être heureuse ?

Originalité, élan, folies si passagères et si fragiles de l'enfance ! Avait-on le droit de dire à nos petits enfants qu'ils n'avaient pas respecté la mémoire de Clémence ? Avait-on le droit de les juger et de leur imposer un mode de pensée ? Un sincère et profond amour les guidait, n'était-ce pas une raison suffisante pour les suivre, ne valait-il pas mieux faire sienne cette innocente virginité, indispensable moteur du renouveau ? Je me suis engouffré dans cette brèche commode et j'ai imaginé à mon tour l'aventure de la bouteille à la mer.

Un jour lointain, ultime étape de la bouteille, un promeneur curieux l'apercevra échouée sur le sable du fleuve Hudson. Il la ramassera avec mille précautions comme un inattendu et merveilleux trésor. Dans le vaste appartement d'un gratte-ciel dominant la baie et Liberty Island, en se balançant nonchalamment sur son rocking-chair, l'homme examinera la bouteille ; perplexe il en retirera un à un les souvenirs qu'il étalera sur une table basse pour en saisir le sens, il déroulera le cylindre de papier qu'il lira attentivement. Tel un premier rôle de série télé, lentement il se redressera sirotant son whisky, il s'approchera de l'immense baie vitrée en rêvant de la statue de la liberté, non pas de celle qu'il apercevait très loin à l'horizon mais de l'autre qui regarde la Seine, la nôtre, réplique de la sculpture de Bartholdi sur l'île aux cygnes à Paris, sur l'île aux « signes » comme l'avait écrit involontairement notre petite fille sur son message décoré d'une rosace de petits cœurs multicolores. J'aime enfin imaginer qu'un dimanche très lointain, vous promenant dans le parc du château de Fontainebleau près de l'étang aux carpes, vous croiserez un drôle de type un peu fou. Il vous demandera avec un accent étranger à couper au couteau : « s'il vous plaît, je suis citoyen américain, j'habite Manhattan, j'ai fait un long voyage pour... » Décontenancé par sa prononciation, vous lui montrerez que vous n'avez pas compris ses propos, vous lui demanderez de les répéter lentement, il

s'excusera de son accent puis les yeux brillants, en s'appliquant il égrainera à nouveau devant vous des mots en désordre, des mots qui vous sont familiers. Quel extraordinaire voyage ! Ils vous rappellent des lieux emblématiques à deux pas de chez vous, des noms de personnages inscrits sur les plaques de rue de vos villes ou de vos villages, des noms de savants, d'architectes, d'artistes-peintres, de sculpteurs, d'écrivains, de musiciens ! Il exhibera fièrement une étonnante bouteille incrustée d'algues et minuscules coquillages, il en sortira une photo. Un peu gêné par votre embarras, il vous dévoilera le portrait d'une femme souriante et, retournant la photo il vous invitera à en lire l'inscription en marmonnant : « elle s'appelait Clémence, je l'ai rencontrée dans cette bouteille ! »

Apaisantes constructions de nos pensées, voyages tangibles ou imaginés, proches ou lointains, quand chaque seconde insaisissable construit un tout, un récit intime ou spectaculaire mais toujours une légende à transmettre en retour. Clémence avait voyagé le temps de faire notre deuil. Désormais nous pouvions sereinement raconter son histoire. Heureux d'avoir raviver la flamme de son souvenir, je ressentais maintenant la tranquille et chaleureuse présence de Clémence ; bras dessus bras dessous ici ou là, au gré de notre secrète gémellité, nous avançons sereinement, ne formant qu'un seul être, comme avant, comme toujours. Nous nous étions tant aimés. Bon retour à la maison Clémence !